

LA LICORNE AUX PORTES DE L'ORIENT. LA CORRUPTION SUBIE PAR UN MYTHE CHRETIEN

BOGDAN CREȚU

Si l'on accepte l'idée conformément à laquelle *L'histoire hiéroglyphique* est, du moins en tant qu'intention initiale, une écriture autobiographique, d'apaisement livresque d'une frustration politique, on sera obligé d'investiguer avec plus d'attention le personnage central de cette allégorie, à savoir la Licorne, qui représente l'auteur même. « Masque de l'auteur », « emblème autobiographique », selon la critique¹, la Licorne est le personnage dans la construction duquel on a investi la dose la plus importante de subjectivité. Or, cela suppose obligatoirement une dénaturation du mythe, quelque raffinée qu'elle soit, dépourvue de ruptures brutales. Parmi tous les symboles zoomorphes utilisés par Cantemir, celui de la licorne est le plus populaire, mais également, le plus autoritaire. Il s'agit, en effet, du symbole le plus respecté, le plus séduisant, parce qu'il implique, comme on verra d'ailleurs, de nombreuses possibilités allégoriques. La fascination exercée par ce symbole n'a cessé ni après l'apparition d'une nouvelle épistème, spécifique à la science moderne, qui a introduit la conviction selon laquelle ce noble animal aurait un caractère « fabuleux ». Isolé dans le domaine du mythe, de l'imaginaire, la licorne a continué à attirer l'attention et à être traitée en tant que symbole à statut particulier. Et cela après que le mythe et l'imaginaire aient cessé d'être considérés outils de la connaissance. Aucun autre membre du bestiaire n'a fait l'objet de tant de recherches, de tant d'investigations ; aucun autre animal n'a suscité tant de débats et tant de polémiques. Par conséquent, la tradition à laquelle se ralliait Cantemir était une tradition accablante, non seulement grâce à sa diversité (tout comme l'utopie, le bestiaire est redondant), mais surtout grâce à la densité de ses apparitions, dans tous les paliers de la vie spirituelle et religieuse.

Pourtant, il convient de se demander comment a pénétré cette figure animalière dans l'imaginaire et dans la mythologie européenne. Il y a des chercheurs qui soutiennent que la licorne est venue de l'Orient² ; en réalité, l'influence de l'Orient n'a pas constitué un facteur décisif pour l'importance acquise par ce mythe dans la culture européenne du Moyen Âge, qui était intéressée par tout ce qui venait de l'Orient, mais qui filtrait tout élément nouveau, lui attribuant une interprétation

¹ Elvira Sorohan, *Cantemir în cartea hieroglifelor [Cantemir dans le livre des hiéroglyphes]*, p. 247.

² Francesca Y. Caroutch, *La licorne. Symboles, mythes et réalités*, Éditions Pygmalion, Paris, 2002, p. 19-25.

chrétienne. D'autres historiens affirment que la licorne provient de la culture antique ; pourtant, l'Antiquité ne cultivait qu'accidentellement la présence de la licorne et, en plus, les témoignages des antiques ont été utilisés par les gens du Moyen Âge seulement pour confirmer une croyance dont le point de départ se retrouve dans la *Bible*. Plus précisément, on retrouve cette croyance dans la *Septante* et, ensuite, dans la *Vulgate*, qui donnent naissance à la Licorne grâce à une... erreur de traduction. De quoi s'agit-il ? Les érudits qui ont transposé l'Ancien Testament de l'hébreu en grec ancien ont proposé en tant qu'équivalent pour le terme *reem*, qui désignerait une certaine espèce de taureau, le terme *monokeros*. Ce terme, précise Bruno Faidutti dans l'un des ouvrages les plus rigoureux consacrés à l'histoire des représentations de la licorne, « avait comme but, probablement, de désigner un rhinocéros, dont le nom n'est pas mentionné dans le texte biblique »³. Donc, la licorne entre dans la culture européenne grâce à une traduction erronée. Il est suffisant que ce terme soit mentionné dans *Le livre des nombres*, 23, 22, dans le *Deutéronome*, 33, 17, dans *Isaïe*, 34, 7, dans *Job*, 39, 9–12 et, surtout, dans quelques *Psaumes* (21, 21; 29, 5–6; 78, 69 et 92, 11) pour que cet animal devienne, progressivement, l'un des symboles chrétiens les plus forts. Il est intéressant d'observer que certaines occurrences du terme ont un sens négatif : la licorne est une bête sauvage, menaçante, difficile à dompter. Cette tradition sera reprise dans les écritures des premiers pères de l'église⁴. Elle se retrouvera, comme on verra d'ailleurs, dans certaines versions plus récentes du *Physiologue*, qui ont circulé, également, dans l'espace oriental. Pourtant, malgré ces nuances, la licorne s'est imposée comme une figure de Christ. Selon le modèle de la *Septante*, on retrouve dans la *Vulgate* trois occurrences du terme *rhinocéros* et quatre occurrences du terme *unicornium*. Il convient de noter que le dernier apparaît dans le livre d'*Isaïe* et, surtout, dans les *Psaumes*. Privilégiée par la méthode allégorique d'interprétation des textes sacrés et, surtout, de l'Ancien Testament, dans lequel on retrouve fréquemment des anticipations de la naissance de Christ et du scénario du salut, la figure de la licorne est utilisée, pendant une longue période, en tant qu'image de Christ. Il est intéressant de noter qu'une erreur de traduction crée non seulement un symbole, mais également une réalité, si l'on considère que, pour des siècles entiers, pour les chrétiens, la licorne devient un animal dont personne ne peut douter l'existence, parce que, précisément, son nom se retrouve sept fois dans la *Bible*.

Revenons, pourtant, à la naissance de ce mythe. Une fois avoir certifié l'attestation biblique de la licorne, il fallait trouver des documents pour démontrer son existence. Et quelle aurait pu être la source, sinon la source antique ? Selon les

³ Bruno Faidutti, *Images et connaissance de la licorne (fin du Moyen Âge – XIX^e siècle)*, Tome I, Thèse de doctorat de L'Université Paris XII (Sciences Littéraires et Humaines), Jury : Lucien Bely, Denis Crouzet, Frank Lestringant, Michel Pastoureau, 30 novembre 1996, p. 68.

⁴ À ce titre, nous offrons un exemple simple qui est, probablement, le plus éloquent de tous. Il appartient à Saint Basil : « Sois attentif, ô, mon ami, et garde-toi de la licorne, c'est-à-dire du démon », cf. C.G. Jung, *op. cit.*, p. 192.

documents antiques, la licorne est un animal qui ressemble à un âne et qui, parfois, présente des traits spécifiques à différents animaux. Elle a une corne unique, très aigüe et très longue, située au milieu du front, qui est utilisée pour fabriquer des pots à boire. Grâce à sa miraculeuse propriété curative, cette corne est un antidote consacré, qui sert à combattre l'effet de toute poison ; pour cette raison, la corne de la licorne est utilisée par les empereurs et par les dirigeants. Il s'agit d'une bête grandiose et féroce, qui ne peut pas être capturée vivante. Lorsqu'elle se sent menacée, elle préfère la mort à la captivité.

Jusqu'ici, on a affaire à l'une des nombreuses légendes qui ont envahi l'espace européen et qui proviennent de l'Orient merveilleux. Les premiers siècles après Jésus-Christ inaugurent la carrière chrétienne de la licorne. Elle ne sera plus un animal insignifiant, comme tant d'autres exemplaires inconnus, qui sont attestés seulement dans les livres, ni un être fabuleux, tel que le griffon, la sirène, le centaure et d'autres êtres similaires. Elle aura toutes les vertus possibles ; elle deviendra le symbole de la pureté, de la chasteté, de la perfection. Son potentiel symbolique et allégorique lui assurera également, pour une longue période, une présence incontestable dans le « livre de la nature » (donc, dans la vie réelle). Toutefois, plus la confiance dans son existence devient palpable, plus la licorne est « traquée » dans les manuscrits, les incunables, les livres et les représentations iconographiques. Elle devient un symbole autoritaire, un élément presque obligatoire, jusqu'au moment où la densité abusive de ses apparitions la condamne, dès la Renaissance, à avoir un rôle purement décoratif. En fin de compte, avec l'arrivée des tensions entre, d'un côté, l'homme qui acquiert une confiance imbattable dans sa propre raison et, de l'autre côté, la religion, en tant que système unique de description du monde, la licorne perd le premier plan de la scène.

Pour les gens du Moyen Âge, la réalité était claire ; la licorne et la Vierge étaient associées, ensemble, à l'Annonciation ou à l'Immaculée Conception de Jésus dans le corps de la Vierge Marie. Le Moyen Âge préfère l'interprétation spirituelle de l'image, en associant la licorne à l'idée de chasteté et de pureté, ce qui la transforme entièrement dans une représentation plastique de la naissance de Jésus le Sauveur et de Son sacrifice pour les hommes. La Renaissance préserve cette interprétation allégorique seulement à un niveau conventionnel, mais elle lui associe également d'autres sens qui, en fin de compte, arrivent à suffoquer le symbole. Même si, par exemple, dans *L'iconographie* de Cesare Ripa, la licorne est un élément essentiel de l'emblème de la Virginité⁵, même si elle apparaît attelée au chariot de la Chasteté dans une peinture de Piero della Francesca, qui présente *Le triomphe de la duchesse d'Urbino*, même si elle est représentée, dans la même

⁵ Cesare Ripa, *Iconologia di Cesare Ripa Perugino, Cavalier di Ss. Mauritio et Lazaro*, Vénice, Presso Cristoforo Tomasini, 1645, p. 670. Voilà la description de l'emblème : « Giovanetta, la quale accrezzi con le mani un'Alicorno, perche come alcuni scrivono, questo animale non si lascia prendere, se non per mano di Vergine. » Pourtant, l'équivalence entre cette vierge et la Vierge Marie n'est plus évidente et, selon nous, elle ne transparaît ni même en tant qu'allusion.

hypostase, dans une peinture de 1530–1534, qui se trouve au Musée Kunsthistorisches de Vienne, appartenant à Moretto de Brescia, en tant qu'attribut de Saint Justine, même si Rafael associe une licorne qui a la taille d'un caniche à une jeune femme (Madalena Strozzi), dans une fameuse toile qui se trouve dans la Galerie Borghese de Rome – le symbole fonctionne par inertie, automatiquement – la licorne n'a plus la force et l'autorité du symbole médiéval. Il s'agit, déjà, d'une autre époque, qui perçoit différemment la réalité spirituelle. On a attribué à la licorne, autrefois perçue comme une réelle théophanie, un rôle strictement ornemental, à références conventionnelles ou purement bizarres.

Cantemir et le refus du scénario chrétien-médiéval

Finalement, quelle que soit la mentalité, l'image de la dame à la licorne est l'une des plus fréquentes dans les textes, l'iconographie, l'émblématique ou les représentations artistiques. Il s'agit d'un leitmotiv des arts, qui a connu, au fil du temps, un processus inévitable de laïcisation. De l'image de Christ (*spiritalis unicornis*), la licorne est devenue un symbole phallique. *Il est, comme tant d'autres symboles, un symptôme de la désacralisation du monde, de l'éloignement rationnel de l'épistème de la connaissance religieuse.* Pourtant, il y a un élément constant dans les deux paradigmes, à savoir le paradigme médiéval et le paradigme renaissant et moderne : l'attraction éprouvée par la licorne pour une fille vierge mène à la saisie ou à la mort de l'animal.

Cantemir, alors ? Comment se situe-t-il par rapport à cette immense tradition qui, tout en changeant ses significations au fil de l'histoire, préserve quand même, de manière assez fidèle, les lignes directrices du scénario ? Dans quelle mesure retrouve-t-on, dans *L'histoire hiéroglyphique*, cette hypostase christique ou, selon le cas, érotique, de la licorne attrapée à l'aide d'une vierge ? En ce sens, il y a dans ce livre un épisode crucial. Dans l'huitième partie, l'acharnement du Caméléon d'attraper la Licorne suscite même l'étonnement du Crocodile, qui, dans tous les bestiaires, est le prototype du monstre absolu, dépourvu de sentiments. La justification du vilain traître met en évidence un aspect essentiel de la Licorne, symbole de la perfection, masque auctorial non-dissimulé. Le Caméléon essaie, en effet, d'offrir sa femme à la Licorne. L'acte de toucher le ventre de la femme avec la corne magique a, évidemment, une signification lascive. On ne peut pas ignorer l'érotisme de cette équation à inconnue unique, mais impossible à résoudre : le pouvoir de cet animal noble de s'abstenir, d'ignorer ce qui, pour tout autre mortel, serait hypnotisant – à savoir l'attraction érotique émanée par la Victoire. Pourtant, la Licorne préfère la sagesse à l'amour. Elle choisit l'abstinence, parvenant à contrôler ses sens, ce qui prouve, par conséquent, non seulement sa pureté et sa perfection, mais également sa supériorité par rapport aux autres êtres qui vivent sur la Terre. La Licorne vit, semble-t-il, dans le monde diaphane de l'esprit.

L'attraction pour la vierge qu'éprouve la licorne représente la condition obligatoire pour capturer ou pour tuer l'animal. Lorsque la licorne dort sur les genoux de la vierge, le chasseur perce la côte de la licorne avec son javelot⁶. Le geste est plus qu'évident : l'animal devient, en effet, une image de Christ. Dans l'allégorie de Cantemir, la Licorne refuse catégoriquement de respecter ce scénario. Elle semble être une licorne érudite, consciente de son rôle ; elle connaît très bien la légende et elle sait ce qu'il faut éviter pour ne pas être attrapée et pour ne pas confirmer, une fois de plus, ce modèle établi. Il s'agit, selon nous, d'une licorne réduite au statut d'emblème, une licorne qui ne vit plus dans le cadre du mythe, mais qui, une fois descendue dans l'histoire, devient un simple masque d'un prince initié dans les subtilités de la politique. Elvira Sorohan observe très bien cet aspect essentiel : « Le fait d'accepter l'esclavage érotique est assimilé, de manière symbolique, à la chasse, à une régression à la condition de l'existence humble de l'être mortel, limité, enchaîné. Cet aspect légendaire est délibérément supprimé dans *L'histoire hiéroglyphique*. La licorne refuse avec cynisme la demande de fertiliser la vierge née du lait virginal, ce qui l'aide à éviter, en effet, la tragédie du sacrifice de son être, qui est consacré à une tout autre cause, à savoir celle d'aspirer vers l'absolu »⁷. Il convient de continuer ce commentaire. Nous considérons qu'il s'agit d'un positionnement polémique prémédité de Cantemir par rapport à la tradition médiévale, parce qu'il refuse de respecter l'élément essentiel de l'histoire, celui qui rendait le sacrifice possible et qui transformait la licorne dans une image christique. Puisqu'elle ne satisfait pas l'attraction traditionnelle pour la vierge, la Licorne de Cantemir rompt un scénario très bien mis au point, ce qui la situe en dehors de la typologie *spiritalis unicornis*. Cette licorne est un être doué de raison, indépendant, capable de contrôler son propre destin avec un maximum de lucidité. Elle sort du modèle établi par le bestiaire médiéval, chrétien ; en d'autres mots, elle n'appartient plus au monde créé par Dieu, dans lequel chaque être joue un rôle préétabli, en tant que manifestation de l'intention divine. Il s'agit d'une attitude raisonnable, moderne et, nous oserions dire, qui désacralise le symbole et qui le déplace dans l'histoire.

⁶ Le travail le plus érudit et le plus utile qui traite la présence de la licorne dans l'iconographie médiévale est, sans doute, celui de Jürgen W. Einhorn, *Spiritales unicornis. Das Einhorn als Bedeutungsträger in Literatur und Kunst des Mittelalters*, Wilhelm Fink Verlag, II^e édition, Munich, 1998, qui contient plus de 200 reproductions d'images des manuscrits, de l'iconographie chrétienne ou, purement et simplement, de la peinture, de la sculpture, de la miniature, etc. L'auteur allemand mentionne également le nom de Cantemir, mais seulement au passage, sans pourtant prouver qu'il connaît plus de détails sur le bestiaire de celui dernier. Qui pourrait le prendre en défaut ?

⁷ Elvira Sorohan, *Cantemir în cartea hieroglyphelor [Cantemir dans le livre des hiéroglyphes]*, p. 253.

La corne de la licorne – du symbole spirituel à la valeur pécuniaire

Par contre, Cantemir respecte l'autre trait important de la licorne, attesté dans la plupart des bestiaires et des encyclopédies rédigées après le Moyen Âge. Progressivement, l'image de la vierge à la licorne perd le terrain devant l'aspect qui fait référence au pouvoir curatif de la corne de la licorne. On a observé que cet aspect était prioritaire dans les sources antiques mais, pour quelques siècles, il est tombé dans l'oubli. Par contre, pendant la Renaissance, ce trait quitte son « *état de veille* », étant mis à jour avec une énergie qui jette une ombre sur le modèle consacré de la vierge à la licorne. La Renaissance déplace l'accent du sacrifice de la licorne vers la corne de la dernière, qui acquiert des propriétés de plus en plus évidentes, jusqu'à l'instauration du scepticisme. L'iconographie de la Renaissance est préoccupée dans une plus grande mesure par cet élément essentiel : la corne. La version longue, en spirale, de la corne est de plus en plus fréquente ; cette version imite la dent de narval, fait démontré par les études récentes et accueilli par les gens de la fin du XVI^e siècle avec assez de méfiance. À cette époque on considérait, probablement selon Claude Élien, qui avait repris, à son tour, l'information de Ctésias et d'autres auteurs, que la corne magique a une propriété curative et qu'elle est un antidote universel. Par conséquent, cette corne devient un artefact extrêmement précieux (au sens propre et au sens figuré), un symbole du pouvoir (comme toute autre corne de la *Bible*), qui se trouve uniquement dans la possession des rois et des grandes cathédrales. La corne de Saint Denis, par exemple, est devenue légendaire, tout comme celle du trésor de la Cathédrale San Marco de Venise ou celle de la Cathédrale de Strasbourg. Toutes ces cornes sont décrites en détail par ceux qui ont eu le droit de les analyser ; leur pouvoir, qui a été, en effet, tardivement soumis à l'épreuve, et avec des résultats décevants, a, premièrement, une valeur symbolique. En effet, vers la fin du Moyen Âge, cette croyance dans la force curative de la corne de la licorne est de plus en plus fréquente. Par conséquent, à l'image-type de la vierge à la licorne on associe l'image de la licorne qui trempe son corne dans l'eau d'une fontaine ou d'un lac, afin de la purifier. Il s'agit d'une hypostase de la licorne présente dans bien des représentations, parmi lesquelles, pour les connaisseurs, le panneau de gauche du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch. Vers la fin du Moyen Âge, la fréquence de cet attribut de la corne magique est considérable. D'un côté, ce phénomène a des raisons spirituelles. Dans la *Bible*, les cornes sont associées à la force⁸ et, suite à une autre fertile erreur de traduction, elles sont attribuées à Moïse dans certaines représentations. Parmi ces représentations, la plus connue est, sans doute, la statue de Michel-Ange de l'église San Pietro in Vincoli de Rome. En tout cas, la propriété de la corne de la licorne ne s'appuie pas seulement sur l'idée de force brute. Bien sûr, pour l'homme médiéval, l'image de la licorne qui purifie l'eau empoisonnée par un dragon (symbole du diable), y trempant tout simplement

⁸ Xénia Muratova, *Les animaux à cornes dans les manuscrits des bestiaires : traditions antiques et interprétations médiévales*, dans le vol. *Cornes et plumes dans la littérature médiévale*, sous la direction de Fabienne Pomel, Presse Universitaire de Rennes, Rennes, 2010, p. 136.

sa corne, ou l'information qui fait référence à son potentiel curatif, que l'homme médiéval reçoit par le biais de différentes sources, ne relèvent pas forcément de l'ordre de l'évidence, mais plutôt de l'ordre symbolique. Si telle est réellement la situation – cela est moins important pour lui ; ce qui est vraiment essentiel est le fait qu'il a l'occasion de renforcer sa foi dans le pouvoir de Dieu, ayant confiance dans l'une des manifestations de la volonté de celui dernier. La licorne représente, par conséquent et de manière indubitable, l'un des symboles par excellence de la divinité. Il ne s'agit pas d'un symbole qui se dévoile à chaque pas, mais d'un symbole qui descend directement des livres chrétiens, de la morale, des notes de voyage dans des pays éloignés (à l'Orient, le plus souvent) et qui, surtout, laisse des traces, assez rares, relatives à son existence. En ce sens, la corne représente l'indice le plus important ; autant que le narval ne fait pas partie de l'imaginaire européen (Albertus Magnus est le seul auteur qui le mentionne au passage), il n'y a aucun doute sur l'authenticité des faits attestés par tant d'ouvrages à caractère religieux.

Antoine Schnapper⁹ décrit l'apparition de ce manque de confiance qui marque le renvoi de la licorne de l'histoire dans le mythe, c'est-à-dire de l'espace vraisemblable, des réalités au moins virtuelles dans l'espace imaginaire (qui, à peine avec les prétentions rationalistes des philosophes du XVI^e siècle, a commencé à être banni, progressivement, du cadre réel). Le XVI^e siècle marque le début du débat systématique sur l'existence de la licorne et des propriétés de sa corne : en 1566, à Venise, paraît *Discorso de Andrea Marini, Medico, contra la falsa opinione dell'Alicorno* ; l'auteur italien trouvait que la légende de la licorne est une idée folle. En tant que réplique, paraît en latin un livre d'Andrea Bacci, médecin du pape et professeur de botanique à Rome : *Alicorno. Discorso della natura dell'Alicorno & delle sue virtù eccellentissime*, qui prêche le caractère vraisemblable des propriétés miraculeuses de la corne de la licorne. En 1645, paraît le traité *De Unicornu Observationes Novae* de Caspar Bartholin, ouvrage qui compte 400 pages, 37 chapitres et 600 références bibliographiques. Dans cet ouvrage, réédité par Caspar II en 1678, l'auteur se déclare sceptique en ce qui concerne les vertus curatives de la corne, mais il ne nie pas l'existence de la licorne. Enfin, en 1621, on a le coup de grâce : la découverte du narval. Gérard Mercator, dans *Atlas minor*, décrivant l'Islande, note que la longue dent du narval a été considérée par certaines personnes une corne de licorne. Cela a été suffisant pour déclencher la démythisation. En 1638, un discours public de Worm, prononcé à Copenhague, identifie un narval-licorne. Cela ne signifie pas que le mythe s'évapore subitement et de manière irrévocable : au XVIII^e siècle, Leibniz, dans un ouvrage posthume, *Protogaea*, a exprimé sa conviction quant à l'existence de la licorne. Cette conviction s'appuyait également sur la découverte des fossiles similaires, dont il reproduit l'image¹⁰. Le fait que, au XVIII^e siècle, un rationaliste est disposé à croire dans l'existence d'un animal dont

⁹ Antoine Schnapper, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVII^e siècle*, Flammarion, Paris, 1988, p. 90–94.

¹⁰ Gottfried Wilhelm Leibniz, *Protogaea*, traduit & édité par Claudine Cohen & Andre Wakefield, The University of Chicago Press, Chicago & London, 2008, p. 100.

l'appartenance au domaine du fabuleux avait été démontrée à maintes reprises indique le fait que la licorne n'avait pas totalement perdu son pouvoir de fasciner et que, souvent, le mythe est plus fort que l'évidence. Mais, malheureusement, (oui, malheureusement !), l'attitude de Leibniz doit être classée parmi les rares bizarreries à valeur d'exception. Le monde a changé de manière radicale et les licornes n'y font plus partie.

La licorne de Cantemir et sa corne miraculeuse

Suite à cette discussion, nous voulons mettre en évidence un aspect facilement observable : à l'époque de Cantemir, l'attitude incrédule quant à l'existence de cet animal mythologique était en pleine effervescence. En plus, l'animal semble ne plus intéresser les gens de lettres. Il convient d'observer le fait que les gens du siècle de Cantemir préfèrent analyser eux-mêmes la réalité et résoudre les énigmes d'une tout autre manière que les gens du Moyen Âge, qui étaient persuadés que la *Bible* représente la preuve unique et le critère absolu de celui qui veut connaître le monde. On retrouve en quelque sorte cette attitude dans les pages de *L'histoire hiéroglyphique*. L'auteur roumain effectue une sélection tendancieuse des faits de la tradition, manifeste son esprit critique, analyse rigoureusement le symbole chrétien et choisit seulement les éléments dont il a besoin. Il s'agit d'une attitude moderne, qui prouve son affiliation à un autre type de conception du monde et, surtout, qui atteste, encore une fois, le fait que le prince Cantemir avait franchi les limites des mentalités spécifiques à l'espace culturel oriental.

Le principal trait de la Licorne de l'allégorie de Cantemir est le pouvoir purificateur de sa corne, aspect promptement observé par Gabriel Mihăilescu : « Les propriétés curatives et purificatrices de la corne fabuleuse de la Licorne surdéterminent, de manière essentielle, le contour mythique du personnage de Cantemir »¹¹. En effet, cette qualité importante confère de la légitimité à toutes les actions du personnage et justifie ses prétentions. Il s'agit d'un personnage élu, prédestiné, dont le Corbeau (membre de la ménagerie du diable) essaie d'usurper les droits. Tacitement, tous les autres personnages comprennent cet aspect ; pourtant, ils ne trouvent pas la force de dévoiler la ruse du Corbeau, parce que cela est inconvenable. Bien qu'il n'apparaisse plus dans l'hypostase du sacrifice de soi, bien qu'il ne soit plus une *figura christi*, la Licorne de Cantemir profite, néanmoins, de cette réputation enracinée dans le mental collectif. Sa corne a la force de sauver le monde renversé, déchu, des animaux et des oiseaux, enlaidi par le compromis et la convoitise. Après avoir compris ce secret, le sage Loup exprime sa confiance dans la force de salut de la licorne. Nous nous situons à la fin de la deuxième partie, après la dispute entre les animaux et la séparation claire des deux champs de bataille. La confrontation entre la Licorne et le Corbeau acquiert, par conséquent, la valeur d'un combat entre deux principes essentiels, le Bien et le Mal, entre les forces curatives de la divinité

¹¹ Gabriel Mihăilescu, *op. cit.*, p. 232.

et les forces oppressives du Diable. La fin est, déjà, discrètement annoncée. On comprend, dès le début, que la Licorne ne porte pas un simple combat pour soi-même, menée par son ambition ou par un sentiment vindicatif, mais que ce combat est porté au nom des valeurs ultimes. Sa victoire n'est pas seulement désirable, mais également obligatoire pour que l'équilibre du monde soit rétabli.

Dans le cadre du bestiaire de *L'histoire hiéroglyphique*, la Licorne jouit d'un respect suscité justement par les qualités curatives de sa corne. Beaucoup de bêtes lui doivent leur vie, et il ne s'agit pas seulement des bêtes à signification positive. On compte parmi ces bêtes le Caméléon même, l'ennemi le plus acharné de son bienfaiteur. Toutefois, la Licorne souffre de la frustration spécifique à celui blessé et de la peur spécifique à celui qui est harcelé en permanence. Une chasse qui semble avoir des dimensions cosmiques se déclenche contre la Licorne. Pourtant, on se demande si *la Licorne de Cantemir est vraiment un être pur, une image de la perfection, un idéaliste qui n'a été touché par aucune trace d'ambition mondaine. Est-ce qu'elle vit vraiment dans le monde des idées pures, des idéaux non-corrompus, des principes moraux ? Est-ce qu'elle cherche la justice absolue, est-ce qu'elle utilise son énergie seulement pour rétablir un équilibre du monde ou peut-être elle ressent également certaines ambitions strictement politiques ? Est-ce qu'elle répond à l'agression des autres avec une innocence christique ; est-ce qu'elle accepte son sacrifice ou, bien au contraire, elle entre en jeu et elle utilise sagement ses qualités afin d'obtenir ce qu'elle mérite ? En plus, est-ce qu'elle rejette catégoriquement toute idée de compromis ?* Voilà des questions délicates, auxquelles il est assez difficile d'offrir une réponse claire, dépourvue de nuances. Ce qu'il convient d'observer, dans un premier temps, est le fait que, si la Licorne est admirée pour les qualités curatives de sa corne, *on a peur d'elle*, et cela peut-être dans une plus grande mesure. Il ne faut pas oublier que même les gens du Moyen Âge, qui avaient conféré à ce symbole un sens entièrement spirituel, n'oubliaient pas la nature violente de la licorne, être indompté, souvent féroce, en tout cas, impossible à capturer dans le cadre d'un combat direct. À part *Le physiologue*, il y a également d'autres sources attestant ce caractère sauvage de la licorne. Albertus Magnus (XXII, 119) n'hésite pas à ajouter un élément important : « Cet animal ne peut pas être capturé facilement, mais il est encore plus difficile à le dompter ; on n'a aucune preuve conformément à laquelle la licorne a accepté de vivre sous le contrôle de l'homme. En effet, lorsque sa défaite devient plus claire, elle choisit de se suicider furieusement »¹². Animal fier, la licorne préfère, par conséquent, le geste catégorique – à l'humiliation et à la régression par rapport à sa nature. Elle valorise la dignité plus que la vie. Il s'agit d'un acte absolument naturel dans une époque et dans le cadre d'une culture où les valeurs chevaleresques créent un code moral fondé sur l'honnêteté, la dignité et le courage. *Pourtant, aux Portes de l'Orient, à la frontière de la civilisation, une civilisation soumise en permanence à*

¹² Albert le Grand, *Man and the Beasts. De animalibus (Books 22–26)*, traduit par James J. Scanlan, M.D., Medieval & Renaissance Texts & Studies, Binghamton, New York, 1987, p. 160.

des essais cruels, dans laquelle le compromis et l'art de la négociation sont souvent des solutions obligatoires pour la survie, un tel paradigme peut-il encore fonctionner ? Que fait la Licorne de Cantemir lorsqu'elle est entourée de toutes parts ? Elle s'enfuit, elle se retire dans des espaces inaccessibles aux autres et, lorsqu'elle tombe dans le piège, lorsqu'elle se rend compte qu'elle a été capturée, elle tient un discours en style stoïque. Tombée dans le piège conçu par le Caméléon, la Licorne se voit attrapée dans la gueule du Crocodile (qui, comme on le sait déjà, signifie, dans certaines représentations du Jugement Dernier, la bouche de l'Enfer) et, au lieu de se plaindre, elle prouve une grande dignité et la disponibilité d'accepter sereinement son destin. Ce fragment prouve une bonne connaissance de certains dialogues et lettres de Sénèque, qui illustraient, à leur tour, un ralliement à l'ancienne doctrine stoïque relative à la mort. Par conséquent, nous aurions la tendance d'affirmer que, si la Licorne est un personnage sage, si elle a la force nécessaire de dépasser tous les actes injustes dont elle devient la victime, si elle est supérieure aux autres personnages – cela arrive parce qu'elle est un produit du stoïcisme.

Bien sûr, c'est une théorie tentante. Et pourtant, ce qui suit après ce noble discours semble avoir la source dans une tout autre mentalité. Le stoïcisme emprunte, dans la partie orientale de l'Europe, des nuances levantines. Découqué du contexte, le discours de la Licorne semble être un modèle de détachement, d'*ataraxie*. Et pourtant, que fait la Licorne après avoir exprimé ces nobles principes ? Eh bien, elle *négoce*. Et, il faut le dire, elle s'avère être très habile dans cet art. Elle évoque l'aide apportée auparavant par le Crocodile, elle rappelle également le fait qu'elle ne peut pas représenter une nourriture à la hauteur de l'estomac du dernier et, ensuite, elle offre ses services afin de racheter sa liberté. Bien que capturée, elle ne renonce pas si facilement à la vie, comme le faisaient les stoïques authentiques et les fières licornes du Moyen Âge. Par conséquent, tout semble faire partie d'un plan habile et, osons dire le mot, *rusé*. Lorsqu'elle se trouve dans une situation sans issue, entre les mains (les dents) de ses ennemis, qui ne lui pardonneraient pas, notre personnage, qui est, sans doute une victime de l'infamie du Corbeau, met en œuvre un plan habile de s'évader. Premièrement, elle se plaint, afin d'impressionner le Crocodile, accusant la méchanceté illimitée du Caméléon. Ensuite, elle tient son impressionnant discours, qui a été longuement cité et commenté. En fin de compte, la licorne passe à l'attaque, s'avérant être un bon diplomate. De cette manière, elle réussit ce qui semblait être impossible : plier ce personnage qui est, conformément à la tradition, dépourvu de sentiments. *La licorne connaît bien les méthodes d'action de ses ennemis ; en plus, elle s'avère être plus ingénieuse et plus rusée que les derniers. En tout cas, elle n'est plus l'être pur, incorruptible, qui n'accepte pas le compromis. Pour survivre dans un monde fondamentalement gâché, elle a dû s'adapter.*

Par conséquent, nous serions plutôt tenté de donner raison à Gabriel Mihăilescu, qui observe cette habileté du personnage de se débrouiller dans une broussaille d'intrigues, en faisant appel avec nonchalance aux méthodes de ses ennemis : « Les

liens, au sens large du terme (réseaux, alliances, ensorcellements) se retrouvent parmi les armes préférées par le héros de Cantemir ; ils ne sont en rien différents des moyens de lutte de ses opposants »¹³. En plus, ce chercheur considère que « dans cette atmosphère „magique”, très marquée par les activités uniformisées d'une „trame” collectif, la Licorne, douée de tous les attributs du héros „séparateur”, ne se fait remarquer par rien, chose surprenante d'ailleurs. Lorsqu'elle agit, lorsqu'elle quitte l'attitude défensive (violemment polémique) et lorsqu'elle s'engage dans le combat, le héros de Cantemir se perd dans l'anonymat du trame d'intrigues et dans la „médiocrité” des médiations sans fin »¹⁴.

La vérité est que la victoire finale de la Licorne n'est pas une victoire catégorique, accablante. En plus, elle est obtenue suite à des intrigues et à des renversements de situation dont le personnage sait tirer profit. Pourtant, cette victoire n'a plus la force de persuasion des grands combats mythologiques. La tragédie tacite de la Licorne de *L'histoire hiéroglyphique* réside surtout dans le fait que, pour pouvoir survivre, la Licorne est obligée de descendre du cadre diaphane du mythe, de quitter le monde idéal dans lequel l'avait placée l'imagination pieuse des gens du Moyen Âge et d'apprendre l'art de la subsistance, selon la tradition balkanique. Eh bien, oui, *la Licorne de Cantemir s'est balkanisée. Elle a appris à négocier, à contrôler les intrigues, à se faire des alliés circonstanciels. Elle s'est habituée, en quelque sorte, au compromis*. Bien sûr, elle a été obligée à tout cela, afin de défendre sa cause, mais cela ne change en rien la situation. La Licorne quitte, par conséquent, un espace-temps magique, entrant dans un monde véral, dans une *cloaca maxima*.

Le fait que la perfection n'est plus possible écrase l'équilibre cosmique ; en effet, la célèbre lamentation de la Licorne doit être interprétée dans ce registre : *le personnage se rend compte qu'il est obligé à abdiquer, à quitter sa condition mythique et mystique ; en d'autres mots, il sent un monde entier s'écraser avec lui. Le monde des valeurs traditionnelles, dans lequel la pureté était encore exemplaire. La Licorne de Cantemir détient la conscience tragique du fait qu'elle est... « la dernière licorne » et elle déplore, dans des tonalités dévastatrices, cette fatalité*. Le sens de cette célèbre lamentation de la Licorne, qui reprend le modèle d'un ancien désenchantement roumain¹⁵, dépasse largement le stricte contexte épique : la

¹³ Gabriel Mihăilescu, *op. cit.*, p. 238.

¹⁴ *Idem*, p. 241.

¹⁵ Gheorghe Chivu, *Influente folclorice în „Istoria ieroglifică” [Influences folkloriques dans „L'histoire hiéroglyphique”]*, paru dans *Les communications « Hyperion »*, VII, Bucarest, 1998, p. 46–47, cf. Gheorghe Chivu, *Dimitrie Cantemir și înnoirea limbii române literare vechi [Dimitrie Cantemir et le renouvellement de la langue roumaine littéraire ancienne]*, dans le vol. *Dimitrie Cantemir: Sesiune de comunicări științifice [Dimitrie Cantemir : Session de communications scientifiques]*, Bucarest, le 10 décembre 2010 (éditeur : Gheorghe Chivu), organisée par l'Académie Roumaine, la Section de Philologie et de Littérature, la Fondation Nationale pour la Science et l'Art, l'Institut d'Histoire et de Théorie Littéraire « G. Călinescu », Maison d'édition Bibliothèque de

Licorne déplore non seulement son propre drame, mais également le fait que, par la situation-limite dans laquelle elle se trouve, on conteste de manière brutale l'ordre selon lequel le monde a toujours fonctionné ; le choc ressenti par l'univers entier est expliqué par le fait que le monde ancien, des valeurs fortes, le seul dans lequel la licorne pouvait acquérir la valeur de symbole de la perfection, a été suffoqué par le monde nouveau, dont le symbole est le Corbeau. La Licorne de Cantemir est le prophète tragique d'une apocalypse, suite à laquelle ni même les justes n'auront gain de cause. Pour cette raison, tout ce que la Licorne fait ultérieurement est le symbole d'une résignation, d'une renonciation. La lutte la plus importante, celle pour le Bien – la Vérité – la Beauté, a été définitivement perdue : la Licorne ne peut plus s'opposer, elle seule, à une invasion de l'infamie et du mal généralisé. Et alors, elle accepte le compromis ; dans de petites quantités, mais elle l'accepte quand même. Elle n'a plus la grâce de renoncer, de mourir pour une idée, mais elle désire acharnement être triomphante même dans ce monde nouveau et mauvais.

Personnage positif du livre, supérieur aux autres animaux et oiseaux, la Licorne se contente, à la fin, d'une victoire à moitié, à caractère conjoncturel. Le même Gabriel Mihăilescu observe subtilement cet aspect : « entre l'objectif que se propose la Licorne dans sa confrontation avec le Corbeau et le dénouement de la narration il y a une inadéquation fondamentale, parce que, à la fin, l'objectif n'est pas réalisé ; en d'autres mots, le héros „n'accomplit pas sa mission” et ne réussit pas à vaincre l'ennemi, bien que le contraire soit affirmé, déclaré, anticipé par toutes les „voies” de l'imaginaire et de la rhétorique »¹⁶. La Licorne accepte de se concilier avec le tyran Corbeau et se console promptement avec une position avantageuse du point de vue diplomatique, mais qui, en tout cas, n'est pas catégoriquement victorieuse. Il s'agit d'un compromis, mais il est clair que la Licorne ne peut pas obtenir autre chose dans un monde dépourvu de toute valorisation du bien, de toute préoccupation pour les valeurs éthiques traditionnelles. Tout comme un autre personnage positif, le sage Loup, la Licorne comprend que son rôle ne peut pas être déterminant dans ce contexte politique et elle préfère être marginalisée. La Licorne est obligée d'accepter la cohabitation avec des partenaires qui lui sont inférieurs. Sur le monde de *L'histoire hiéroglyphique* flotte, comme une odeur pestilentielle, la fatalité balkanique spécifique au personnage de Caragiale qui a

Bucarest, Bucarest, 2011, p. 134. Dragoș Moldovanu, dans *L'Ésotérisme baroque dans la composition de l'« Histoire Hiéroglyphique »*, p. 210–211, considère que la source de cette « incantation » devrait être cherchée dans la littérature néogrecque de l'espace byzantin. Cette idée est empruntée ensuite par Ecaterina Țarălungă, dans l'ouvrage *Dimitrie Cantemir. Contribuții documentare la un portret [Dimitrie Cantemir. Contributions documentaires à un portrait]*, Maison d'édition Litera International, Bucarest-Chișinău, 2004, p. 341–342 : « L'écriture savante se retrouve dans deux épisodes, le premier construit selon le modèle *trenoi* de la littérature byzantine et grecque du XV^e siècle (après la chute de Constantinople), le deuxième selon le modèle des livres sibyllins des prophéties (...). Au-delà de l'écriture, il y a pourtant la force fruste du fond lexical populaire, qui jaillit comme une lamentation ancestrale, menée à la surface par ce moment de grande épreuve... »

¹⁶ Gabriel Mihăilescu, *op. cit.*, p. 249.

affirmé qu'« on a tous embrassé la Place de l'Indépendance ». La Licorne, qui était, jadis, une effigie de la perfection, est obligée d'accepter de vivre dans cet ombre.

Épilogue

La licorne de Dimitrie Cantemir est celle des érudits de la Renaissance et non celle du Moyen Âge. Comme nous espérons avoir démontré, l'auteur construit son personnage dans une dispute tacite, mais ferme, avec la tradition chrétienne. Le prince n'est plus intéressé à garder intacts les éléments symboliques et allégoriques de cette *figura Christi*. Il ignore, voire même il refuse ostentatoirement l'hypostase médiévale du mythe de la licorne attrapée à l'aide d'une vierge et il profite pleinement du deuxième trait essentiel de l'animal : la force curative de la corne. Pourtant, l'auteur insiste sur cet élément à une époque où la confiance dans cette force curative n'est plus imbattable ; bien au contraire : le scepticisme, voire même la conviction relative qui vise le caractère faux de cet attribut curatif de la corne de la licorne, qui s'avère être une simple dent de narval, occupe l'avant-scène. Par conséquent, Cantemir se sent libre à réinvestir dans le symbole de la licorne de son plein gré : il supprime tout ce qui ne lui convient pas, il refuse les scénarios qui auraient gâché le *happy end* (la faiblesse éprouvée pour la vierge, par exemple, qui aurait dû mener, automatiquement, à la saisie de la Licorne) et il met en évidence les qualités spirituelles incontestables du masque. Son personnage veut devenir une image de la perfection, sans pourtant réussir à mener sa tâche jusqu'au bout. En effet, il s'agit d'une attitude imposée, froide, calculée, exemplaire, mais qui est utilisée en trop grande quantité.

Nous ne considérons pas que la Licorne soit le personnage le plus réussi du livre, bien qu'elle soit, clairement, le fondement de toutes les histoires et la cause de tous les conflits. On remarque que la justesse de sa cause doit être démontrée à tout prix, même à l'aide du compromis. On peut reprocher à l'auteur le fait que toutes les qualités réunies par la licorne, absolutisées, comportent le risque d'une certaine dévitalisation. Tous les gestes, tous les mots, toutes les décisions de la Licorne sont des effets prévisibles du rôle acquis, dont elle ne peut plus dépasser les limites. Le Caméléon, par contre, dans son infamie, est plus authentique, plus vif du point de vue littéraire ; la haine du Corbeau, les intérêts mesquins qu'il défend, lorsqu'il tisse en permanence des intrigues, le rendent plus vraisemblable. *Comme toute autre image ostentatoire de la perfection, la Licorne convainc dans la mesure où elle représente une idée, un idéal, mais elle reste plutôt une fonction, un principe traduit avec les moyens de l'allégorie qu'un personnage bien défini.*